

H E R V É
L E C O R R É

A P R È S
L A G U E R R E

RIVAGES/NOIR

Bordeaux dans les années cinquante. Une ville qui porte encore les stigmates de la Seconde Guerre mondiale et où rôde l'inquiétante silhouette du commissaire Darlac, un flic pourri qui a fait son beurre pendant l'Occupation. Pourtant, déjà, un nouveau conflit qui ne dit pas son nom a commencé : de jeunes appelés partent pour l'Algérie.

Daniel sait que c'est le sort qui l'attend. Il a perdu ses parents dans les camps et travaille dans un garage. Un jour, un inconnu vient faire réparer sa moto. L'homme ne se trouve pas à Bordeaux par hasard. Sa présence va déclencher une onde de choc dans toute la ville...

« Une prose limpide, sèche et sensible, qui vous transperce d'émotion. »

Michel Abescat, *Télérama*

Prix du Polar européen du *Point*, Prix Landerneau, Meilleur polar de l'année du magazine Lire.

Du même auteur
chez le même éditeur

L'Homme aux lèvres de saphir
Derniers Retranchements
Les Cœurs déchiquetés

Hervé Le Corre

Après la guerre

*Collection dirigée
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Si l'arrière-plan de ce roman repose sur des faits historiques connus de tous, les personnages et les situations qu'ils vivent relèvent de la seule imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec une personne vivante ou ayant vécu serait purement fortuite.

© 2014, Éditions Payot & Rivages

© 2015, Éditions Payot & Rivages

pour l'édition de poche

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2755-3

1

Un homme est sur une chaise, les mains liées dans le dos. Il ne porte qu'un slip et un gilet de peau, il ne bouge pas, mâchoire pendante, menton sur la poitrine, et il respire par la bouche d'où s'étire, depuis les lèvres éclatées, un filet de bave sanguinolente. Sa poitrine est secouée à chaque inspiration par des sanglots, peut-être, ou des haut-le-cœur. Son arcade sourcilière droite est ouverte et saigne sur l'œil gonflé qui n'est plus qu'un œuf noirâtre. À son front bleuit une bosse énorme. Du sang a coulé de sa figure sur son maillot de corps. Il y en a aussi par terre.

La pièce est seulement éclairée par la lampe suspendue au-dessus du billard qui dispense un cône de lumière jaune et laisse dans l'ombre le reste : quatre tables de bistrot, rondes, et leurs chaises rangées autour, un tableau de marque, un meuble de rangement. Il y a bien des appliques fixées aux murs, avec de petits abat-jour verts, mais sans doute personne n'a-t-il jugé bon de les allumer.

Autour de l'homme assis se tiennent trois types qui pour le moment ne disent rien et se contentent de fumer, debout. Ils sont un peu essoufflés, on entend leurs respirations saccadées s'apaiser peu à peu. L'un d'eux, surtout, corpulent et grand, tousse et s'étouffe presque et finit par écraser sa cigarette sous son soulier. Manches retroussées sur des muscles puissants.

Son ventre proéminent tend les pans de sa chemise et tire sur les boutons qu'on croirait sur le point de sauter. Il a des cheveux très noirs, bouclés, et ça donne à sa face ronde l'air d'un séraphin de méchante humeur, sourcils froncés, bouche tordue, yeux très clairs percés de grosses pupilles clouées en cet instant dans la nuque de l'homme inanimé sur la chaise.

– Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

Les deux autres regardent eux aussi l'homme inanimé, l'air songeur, et ils semblent n'avoir pas entendu la question. Le plus âgé s'approche de l'homme inconscient. Il examine le visage tuméfié, claque des doigts près d'une oreille.

– Il faut le réveiller. Il tient pas le choc, ce con.

Il se redresse et frappe l'homme du plat de la main sur le haut du crâne.

L'homme sursaute, écarquille son œil encore valide.

– Tu sais où tu es ? Tu sais pourquoi t'es là ? Tu te rappelles ? Ho ! tu m'entends ?

L'homme gémit en hochant la tête. Peut-être un oui produit au fond de sa gorge.

– Penot, tu connais ? Bien sûr que tu connais. Nous, on veut celui qui l'a saigné l'autre jour. Rien d'autre. Alors tu nous dis où est Crabos et on te laisse rentrer chez toi. T'as compris ?

Le gros soupire, se racle la gorge puis crache par terre. Il respire mieux, il rallume une cigarette. Son briquet américain cliquette. Le troisième type s'est assis sur une chaise, accoudé à une table, les jambes étendues, pieds croisés. Il regarde sa montre. On n'entend que le halètement du supplicié.

– On perd du temps, observe celui qui a regardé l'heure. Presque minuit, putain. Il dira rien.

– Mais si, il va parler. Hein, que tu vas parler ! Tiens-lui la tête !

Le type se lève, ôte sa veste, remonte ses manches et

saisit l'homme par le cou et l'étrangle au creux de son coude. Le plus âgé allume une cigarette, aspire vivement la fumée et regarde rougeoyer le tabac incandescent, puis s'approche de l'homme qui pousse à présent des cris étouffés par le bras en étau qui lui serre la gorge.

– Où est Crabos ? On le sait qu'il aurait massacré Penot à la première occase vu ce que l'autre a fait à son frangin pendant l'occupation. On sait que c'est lui, ou un de ses copains. Alors dis-nous, putain, ou on te fait morfler jusqu'à tant que t'en crèves.

Il promène la cigarette autour de l'œil droit de l'homme.

L'autre parvient à râler qu'il ne sait pas. Un crachotement de mots. Des postillons sanglants. Puis il hurle quand le bout de la cigarette s'écrase juste sous son œil, et celui qui le tient a du mal à l'empêcher de secouer la tête et de se convulser au point que la chaise bouge, dont les pieds grincent faiblement sur le parquet. Le gros vient à la rescousse et lui plaque les mains sur les tempes avec l'air contrarié de celui que ce genre d'obligation routinière lasse et agace.

– Ferme ta gueule, il ajoute. Et réponds à Albert si tu veux pas rester borgne.

Il a parlé sans élever la voix, sur le ton du conseil impatient. Ses pognes sur cette tête ensanglantée font comme un casque dont les doigts épais seraient la visière.

Celui qui se nomme Albert éloigne la cigarette et en tire une bouffée. Odeur de peau et de chair brûlées. De la fumée flotte sous la lampe du billard, épaisse et nonchalante. Il fait signe aux deux autres et s'approche à nouveau. Il pointe la braise de tabac tout près du coin de l'œil.

– Tu vois, si c'était Penot, il t'aurait déjà fait ta manucure, il faisait toujours ça aux tapettes quand il en

flairait une, et elles se mettaient plus de vernis aux ongles pendant un moment ! Et ta queue serait déjà branchée sur le 110. Tu vois, c'est mieux qu'il soit mort, d'un côté. Mais nous, on sait faire aussi. D'autres trucs. On va te travailler au canif, comme un goret.

Le type secoue la tête. Il geint qu'il n'a rien fait, que ce n'est pas lui. Qu'il ne sait pas. Des larmes coulent sans cesse sur ses joues.

– Arrête de chialer, ça nous fait de la peine. Dis-moi juste où je peux trouver le Crabos ou je te fais bouillir l'œil en écrasant ma clope dedans, pauvre con. Tu vas me servir de cendrier toute la nuit, s'il faut.

Les deux autres immobilisent l'homme comme ils l'ont fait précédemment. Ils sont calmes, méthodiques. Appliqués. Ils ne trahissent aucune impatience, aucune colère. Peut-être un peu de lassitude se lit-elle sur leurs visages luisants. L'homme essaie de se débattre, mais ça ne sert à rien, vu l'espèce de camisole de bras et de mains qui l'enserme. Deux ou trois cils grésillent déjà et ça sent aussitôt le poil grillé. Le hurlement que pousse l'homme les fait sursauter tous les trois. Albert recule d'un pas, tenant sa cigarette entre pouce et index. L'homme gémit et râle et s'étrangle, des glaires plein la gorge, et ne se débat même plus, trop occupé à respirer, puis il éructe, projetant son buste si violemment que la chaise manque basculer.

– Rue du Pont-de-la-Mousque ! Il est chez Rolande avec sa pute dans une piaule pour la nuit ! Demain, il part en Espagne passer l'hiver. Il dort plus chez lui depuis une semaine, il dit que c'est pas sûr parce que les autres ils le cherchent à cause de Penot.

Il demeure hors de souffle, affaissé, la tête basse. Sa poitrine est secouée d'une respiration hachée, ses poumons sifflent comme des chambres à air crevées.

– Ça nous laisse un peu de temps, dit Albert.

Il fait un signe au gros et l'autre sort de sa poche de pantalon un couteau dont il déplie la lame et il reste debout à regarder luire l'acier, le présentant sous tous les angles à la lumière chiche. L'homme sur sa chaise tord sa gueule de pleurs silencieux. Puis il parvient à articuler, d'une voix geignarde, qu'ils ne peuvent pas faire ça, qu'il leur a dit ce qu'ils voulaient savoir.

Le gros se cure un ongle de la pointe du couteau. Il se marre.

– Faire quoi ? demande-t-il en jouant les étonnés. Tu crois qu'on va te charcuter ici ? Qu'est-ce que t'imagines ? Pour en mettre partout ? Saloper le plancher avec ton sang pourri ? C'est toi qui fais le ménage peut-être ? La daronne va gueuler si on lui dégueulasse sa salle de billard.

– C'est bon, on y va, maintenant. Francis, va chercher la voiture.

Albert lui lance des clés. Francis essuie avec un grand mouchoir le sang qu'il a sur les mains et les avant-bras puis enfile son veston et passe un manteau qu'il a récupéré sur une table.

La rue traîne quelque part derrière la gare, bosselée de gros pavés, coupée souvent par des rails où viennent des fois gronder des motrices diesel remorquant des wagons de marchandises. Personne. On entend au loin grincer de la ferraille, un chien gueuler. Ils poussent leur prisonnier à l'arrière de la voiture. Il pleure.

Ils roulent sans rien dire. Albert au volant, Francis à côté de lui. Derrière, le gros et l'homme qu'ils ont torturé. Ils ont appelé le gros Jeff, tout à l'heure, en démarrant. Ils ont parlé à l'homme sans jamais le nommer. Ils lui ont lié les mains dans le dos avant de le faire s'asseoir. Ils n'ont pas pris le temps de le laisser se rhabiller alors maintenant, en sous-vêtements sur le skaï de ce siège de voiture, il grelotte de

froid et il renifle et il claque des dents. Son nom ? On le lira sans doute dans quelques jours à la rubrique des faits divers, ou peut-être même en première page de *Sud Ouest*, quand son corps aura été retrouvé et identifié.

En revanche, il est utile de savoir pourquoi Albert a insisté pour prendre le volant : la voiture, une 403 pratiquement neuve, appartient au service de police judiciaire où il est commissaire.

Commissaire Albert Darlac.

Ils ralentissent sur un boulevard obscur qui se perd au nord de la ville dans un quartier plein d'usines et d'ouvriers, coincé entre des marécages aux chemins inondés et le fleuve boueux qui roule sa vase vers le nord. De la misère les pieds dans l'eau. Ils tournent sur une piste bétonnée qui mène à la base sous-marine que les Allemands ont laissée derrière eux au bord des bassins à flot. On devine sa masse gigantesque qui absorbe la nuit et la condense en impénétrables ténèbres. Ils stoppent dans une zone défoncée d'ornières au ras d'un terrain vague envahi de chardons et de ronciers. Francis et le gros ouvrent les portières arrière de la voiture et font descendre l'homme, qui tombe à genoux dans une flaque d'eau. Francis le soulève comme un mannequin de chiffon pour le remettre debout et coupe les liens qui lui nouaient les mains. Il le pousse devant la voiture, dans la lumière des phares.

– T'es libre. Casse-toi.

L'homme tremble et gémit. Il ne bouge pas. Il les regarde sans comprendre, essaie de lire sur leurs visages mais n'y voit sans doute que la nuit. Il tient serrés ses bras autour de lui dans cette obscurité glacée, puis il se met à marcher avec précautions, parce qu'il est pieds nus, sur un vague sentier qui s'aperçoit parmi les broussailles.

Le gros Jeff sort d'une poche intérieure de son caban un pistolet Luger dont il arme la culasse sans bruit puis il s'avance et vise l'homme qui souffle et geint un peu plus loin en se blessant les pieds aux piquants et à toutes les saloperies qui jonchent cette friche sordide. Quand le coup de feu éclate, Darlac et Francis rentrent la tête dans les épaules parce que le vacarme a rebondi contre les murailles de béton du blockhaus monstrueux qui l'amplifient et semblent propager la détonation dans toute la ville.

L'homme est jeté en avant par l'impact et il trébuche, un genou à terre, et crie de douleur puis se redresse pour essayer de courir. Il franchit deux ou trois mètres en glapissant et sa silhouette est sur le point de se dissoudre dans le noir, au-delà du faisceau des phares, mais le gros fait feu de nouveau et l'on aperçoit une forme pâle tomber puis toute une végétation desséchée remuer et s'abattre à l'endroit où il rampe, peut-être, ou se débat contre ce qui est en train de le tuer. On entend de lui le râle de sa respiration, des gémissements étouffés, des crissements de feuilles et de brindilles mortes.

Jeff marche vers lui, tenant son arme le long de la jambe. Son corps massif se dandine.

– Qu'est-ce que tu fous ? demande Darlac.

– Rien, répond l'autre sans se retourner.

Il tire encore trois fois et il regarde ce qu'il y a à ses pieds et que les deux autres ne peuvent pas voir.

Albert Darlac fait démarrer la voiture et passe la marche arrière. Francis s'installe juste au moment où il commence à embrayer. Ils regardent Jeff courir vers eux dans la lumière des phares. Lourd et pourtant si rapide, si vif quand il ouvre la portière à la volée en gueulant.

– Putain, Albert, à quoi tu joues ?

Darlac ne répond rien. Il manœuvre, retrouve le

pavage du boulevard. Le gros souffle derrière lui, tousse, marmonne.

– Fallait qu’y crève, non ? Alors quoi ?

– Ça te passera donc pas ? Ça t’a fait bander ? T’es un vrai putain de cinglé ! T’aimes ça la viande, hein ?

Darlac gueule, à moitié retourné, couvrant le roulement martelé des pavés qui tremble dans toute la carrosserie. Il accroche ses mains gantées au volant et le secoue comme s’il allait l’arracher. Francis s’est imperceptiblement tassé sur son siège et regarde par la vitre la nuit mal éclairée sur les boulevards déserts. Un silence soudain s’abat dans l’habitacle. On entend seulement Jeff respirer par le nez, comme un enfant boudeur, tâchant de contenir sa rage.

– Tu devrais pas me parler comme ça, fait-il au bout d’un moment d’une voix faible, alors qu’ils longent le mur du cimetière de la Chartreuse.

– Comment ça je devrais pas ? Je te parle comme je veux. Tu obéis et c’est tout. On tue cette merde et ça va comme ça. Une balle, travail propre, on laisse pourrir, et c’est marre ! Alors tu te calmes ! Ou je te renvoie d’où je t’ai sorti !

L’autre ne dit rien. Il baisse le nez, il se touche les mains.

– T’es dur, dit Francis. Merde, ça se dit pas.

– Je suis dur ? On fait ça pour éviter que ce con de Destang déclare une guerre et foute le feu à la ville, et lui, il s’acharne, il sort des clous en faisant ça, tu le sais ! Il applique plus les règles.

Francis ricane, appuyé à la portière.

– Ah parce qu’il y a des règles ? C’est nouveau, ça. La seule putain de règle que je connais c’est celle du plus fort, et pour l’instant c’est nous.

– Vrai. Mais on fait pas les choses n’importe comment. C’est du travail de maboul, de tordu, qu’on a

laissé là-bas. Pas du boulot d'hommes. On se fera pas respecter si on laisse faire ce genre de conneries.

Francis acquiesce. Jeff renifle. Tous se taisent. Puis comme ils approchent de la place Gambetta, ils regardent les gens sortir par petits groupes du cinéma Rio, puis ceux qui se pressent sur la place dans le froid. Ici, la ville s'allume et s'anime un peu. Terrasses de cafés, néons des cinémas. Ils descendent vers les quais par le cours de l'Intendance encore plein de voitures et de passants. Ils doivent patienter à un feu rouge au coin de la rue de Grassi. Des femmes passent en riant. Francis baisse sa vitre et les interpelle. Elles se retournent vers lui et gloussent en se poussant du coude.

– Je m'en ferais bien une, là, en vitesse, pour lui faire le cul.

La voiture redémarre et il remonte la vitre en bougeant malaisément sur son siège. Ils sont obligés de faire un détour par la Bourse puis remontent la rue Saint-Rémi. Au coin de la rue du Pont-de-la-Mousque, Darlac gare la voiture sur le trottoir et ils descendent et les portières claquent presque en même temps. Ils courent vers l'hôtel, signalé par un panneau bleu éclairé d'une ampoule faiblarde. Dans le petit hall d'entrée, Rolande, la taulière, se réveille à leur arrivée, les yeux en bas des joues luisant dans leurs valises fripées, et leur demande ce qu'ils veulent en soupirant.

– Police, dit Darlac en montrant sa carte.

Elle pose des lunettes sur le bout de son nez, compare la photo avec la tête du flic.

– Et eux ?

Voix éraillée. Tabac, alcool, vie dégueulasse.

Signe de tête du chef. Ils exhibent comme un seul homme des brêmes tricolores.

Darlac avise un téléphone posé derrière elle.

– Tu touches pas à ça ou je te le fais bouffer. Pigé ?

La femme hausse les épaules.

– Arrête, Darlac, j’ai trop peur. Qu’est-ce que vous voulez ?

– Crabos.

– Connais pas. J’aime pas les fruits de mer.

La fille la renverse de son fauteuil et elle s’effondre en bousculant derrière elle une petite table où sont posés un cendrier plein de mégots et deux annuaires et tout ça tombe avec fracas. Darlac est penché par-dessus le comptoir, appuyé sur ses bras croisés.

– Crabos, répète-t-il. Nous oblige pas à être méchants.

La femme se redresse un peu, s’assoit en s’adossant à la cloison, tirant les pans de sa robe sur ses cuisses. Elle dévisage les trois hommes en essuyant sa lèvre fendue du dos de la main. Du sang coule sur son menton.

– Chambre 8. Deuxième étage.

Elle se relève mais reste appuyée contre le mur, loin d’eux. Darlac désigne d’un mouvement de menton le téléphone et Jeff passe derrière le comptoir, arrache les fils et les noue autour du cou de la femme.

– Voilà, je serre pas trop, cette fois-ci. Comme ça t’es belle comme une bitte d’amarrage !

Francis se marre.

La femme ne bouge pas, figée, bouche ouverte pleine de sang, respiration courte. Des larmes coulent sur ses joues, noircies de rimmel.

– Regarde-toi dans une glace ! Avec toutes celles que t’as dû te prendre, tu vas pouvoir comparer !

Darlac sourit en contemplant la femme humiliée avec sa cravate de câble noir qui pend lourdement sur sa poitrine, puis il fait claquer sa langue avec une moue de mépris et marche vers l’escalier, suivi des deux autres. Ils gravissent les marches de pierre sans bruit. Leurs semelles crissent, on entend Jeff souffler

un peu. Arrivés au deuxième étage, ils avancent lentement dans le couloir sombre mais le plancher trahit chacun de leurs pas. Ils ne sont éclairés que par les lampes de la cage d'escalier et se voient à peine. Darlac leur fait signe de s'immobiliser et sort de sous son aisselle un pistolet. Ils restent ainsi devant la porte de la chambre 8 pendant peut-être deux minutes, mangés par l'obscurité. La peau de leurs figures n'accroche qu'une vague lueur et ils ont l'air de créatures immatérielles façonnées par la nuit. On n'entend rien que le grincement rythmé d'un matelas, au bout du couloir. Francis fait craquer une latte de parquet en tendant sa main vers le bruit.

– Y en a qui...

– Ta gueule !

Ils se soufflent ça au visage. Puis Darlac tapote l'épaule de Jeff. La porte et les cloisons vibrent sous le coup d'épaule du gros, la serrure s'arrache quand il l'écrase de sa semelle comme s'il allait grimper au mur. Darlac fonce dans des ténèbres épaisses et aussitôt un corps surgi sur sa gauche tombe sur lui en grognant, l'expédie contre un mur pendant qu'une femme se met à hurler. Quand la lumière s'allume, il est assis, acculé dans le coin que forme une armoire avec la cloison et un grand échelas lui tape dessus au hasard, trop près pour armer ses coups, trop vite pour les ajuster. Darlac lui enfonce le canon sous le menton et l'autre écarte les mains, se redresse, recule, maigre comme la mort, squelette en pyjama, ses cheveux gris en bataille. Jeff l'envoie valser contre le lavabo d'un revers de la main. L'échelas embarque avec lui une chaise et s'écrase contre la tuyauterie et l'on croirait que va s'y briser ce grand pantin de petit-bois.

Sur le lit, la femme a cessé de crier parce que Francis lui a collé un oreiller sur la figure. Elle est nue, elle se cambre, se tord et bat des jambes envers et

contre toute pudeur, et Jeff se rince l'œil en douce. Pendant quelques secondes, le silence est absolu. Dans tout le claqué chacun a cessé de respirer pour entendre la suite. Francis relâche l'oreiller et la fille se redresse, tire sur elle le drap et se cache le bas du visage. C'est une fille très jeune, sans maquillage, assez jolie.

Francis garde levée sa grosse main baguée et lui conseille à voix basse de fermer sa gueule.

Darlac va chercher le Crabos sous son lavabo et le tire par le col de sa veste de pyjama et le traîne au milieu de la pièce comme un fagot de bois mort puis le pose sur une descente de lit déteinte, grise de poussière incrustée, qui a pu être foulée il y a quinze ans par des bottes schleues entre deux patrouilles sur le port. Par la veste défaits, aux boutons arrachés, on voit les épaules, les omoplates, les clavicules, on voit les vertèbres, les côtes de cet homme, on voit sa maigreur de cage sur quoi la peau n'est qu'une étoffe blafarde tendue jusqu'à l'accroc. Darlac a déjà vu ça après la guerre, sur des civières dans le hall de la gare Saint-Jean : tous ceux qui n'avaient pas récupéré malgré les soins et qu'on ramenait chez eux, ravagés par la dysenterie et le désespoir, en attendant qu'ils se décident à revivre.

Il les avait considérés avec curiosité ces corps qui n'existaient qu'à peine, ces yeux immenses qui roulaient dans leurs trous comme au fond d'une tombe ouverte, il y avait là quelque chose qu'il ne comprenait pas, qu'il ne comprendrait peut-être jamais car il avait été réquisitionné pour procéder aux vérifications des identités tout comme, trois ans plus tôt, il avait établi puis vérifié avec zèle les mêmes identités lors des rafles et poussé dans les escaliers des familles en bonne santé, croisé des regards effrayés mais vifs et brillants de toutes sortes d'émotions, et giflé des joues rondes et bousculé des épaules fortes, puis il avait

ordonné à des autobus ou des camions de rouler et il était remonté dans les immeubles pour fouiller les appartements vides et commencer l'inventaire et le pillage.

Darlac repense à tout ça en pressant son arme sur la tempe creuse de Bertrand Maurac, dit Crabos, ou LE Crabos, surnommé ainsi par toutes les crevures de la truande et de la police parce que trois cancers en quinze ans n'ont pas réussi à venir à bout de sa carcasse, à chaque fois en rémission spontanée, mais n'ont laissé de lui que ce panier presque vide où la mort elle-même ne sait peut-être plus quoi venir faucher. Le commissaire se redresse et demande à Jeff de le surveiller. L'autre se plante devant le Crabos, bras ballants. Une baleine contemplant une épave drossée réduite à sa membrure.

Darlac range son pistolet dans son étui d'épaule et s'approche du lit. Il arrache le drap qui cachait la fille et la voilà nue au milieu de ce désordre froissé. Elle a le réflexe de se recroqueviller, puis semble se détendre et s'allonge sur le flanc, reste appuyée sur un coude, un genou relevé comme si elle posait pour un peintre, l'air crâne.

– Quel âge t'as, à faire la pute pour ce crevard ?

– Vingt-deux. Et je fais pas la pute. On est amis.

Darlac se retourne vers le Crabos :

– T'as des amis, toi ? Tu connais quelqu'un que t'as pas baisé ou qui t'a pas baisé et qui t'en veut pas à mort et qui aimerait pas te faire la peau à la vache avant le cancer ? Putain alors présente-le-moi, que je l'abatte sur-le-champ !

– Tu verras bien, mon con, qui ils sont et combien j'en ai, des amis. Quand ils s'occuperont de toi tu vas tellement morfler que tu leur proposeras ta salope de mère pour qu'elle vienne couiner à ta place.

Voix cassée. Larynx opéré. Gorge évidée entre deux tendons bleuâtres.

Jeff tourne vers Darlac sa grosse figure carrée, le front luisant. Il serre les poings. Darlac observe le Crabos, qui tend vers lui sa tête de mort masquée de peau, les lèvres luisantes de bave, puis il soupire et bat des paupières et murmure « Laisse » et revient à l'effrontée nue sur le lit.

– Vingt-deux ans, tu dis ? T'as des papiers ? Comment tu t'appelles ?

– Arlette. J'ai seize ans.

– Tes parents ils sont où ?

– J'en sais rien et je m'en fous.

– Alors c'est le trou direct pour prostitution et vagabondage. Tu te fringues fissa et on y va. T'as trois minutes pour te couvrir le cul.

Il se tourne vers le Crabos, toujours assis par terre.

– Toi aussi, tu viens avec nous. Tu t'habilles. Magne.

L'homme se lève et l'on voit son squelette bouger sous la peau, pointer et rouler, et l'on croirait que ça lui fait mal. Il courbe pour récupérer ses affaires son échine de dragon, il accroche tout ça sur sa carcasse et peu à peu la grande misère de son corps se cache sous des épaisseurs de tissu.

– Mes parents ils habitent à Saint-Michel, rue Saumenude, au 34, dit la fille revêtue d'un imperméable bleu marine sur une robe noire. On est cinq gosses et y a plus de place pour moi. Et mon père il me veut plus dans son lit parce qu'il dit que je suis trop vieille.

– Ton père est un con, déclare le gros. Il sait pas ce qu'il laisse.

Francis hausse les épaules puis regarde sa montre. Il fait tout le temps ça. Regarder sa montre. Comme un chef de gare.

– Faut qu'on décarre, Albert.

Darlac réfléchit, son regard arrêté sur la fille.

– Tu prends la bagnole du Crabos et t’emmènes la fille chez les Couchot. Tu dis à Émile de la garder au chaud et de la laisser tranquille. Ni turbin ni rien. Elle sort pas, elle parle à personne. Je viendrai les voir pour décider de ce qu’on fait. Moi, avec Jeff, je prends le tas d’os pour lui parler du pays.

Dans l’escalier, qu’ils dévalent en poussant devant eux leurs prisonniers, ils croisent un couple qui s’efface en se tassant contre la pierre du mur. Un binoclard à casquette et une putain rousse dans un manteau de fourrure, qui baisse les yeux et détourne son visage quand elle aperçoit Darlac puis le regarde s’éloigner de dos. Dès qu’on entend leurs pas dans le hall, elle pousse devant elle son miché comme si soudain il y avait une urgence.

Ils passent sans la regarder devant la taulière qui tient un mouchoir sur sa bouche et feint de les ignorer elle aussi. Au coin de la rue Saint-Rémi, ils sont cueillis par un vent froid qui remonte du fleuve et tous s’engoncent dans leurs cols relevés. La fille est toute petite au milieu de ces hommes sombres et pendant quelques secondes ils ne se disent rien, ne bougent pas, on dirait que le gel les a figés en statues de glace ou que la nuit leur fait peur.

Darlac réfléchit. Il regarde loin devant lui, vers les quais, face au vent d’est, sans ciller. Personne ne bouge. Ses deux porte-flingues le regardent, ils attendent les ordres comme les soldats d’un commando.

– Où elle est ta bagnole ?

Le Crabos répond mâchoires serrées, grelottant sous son caban de marine.

– Place du Parlement. Une Chambord grise.

Comme il a compris, il fouille dans sa poche, en sort des clés et les tend à Francis. Ils se séparent sans rien dire. Le vent leur siffle aux oreilles, et quand

Darlac et Jeff se laissent tomber sur les sièges de la 403, ils soupirent d'aise cependant que le Crabos se tasse contre la portière, croise les bras et ferme les yeux. Darlac est au volant.

– Où on va ? demande le Crabos.

– En Espagne. C'est pas là que tu voulais aller ?

– Qui vous a dit ça ?

– Celui qui nous a dit où tu créchais. Lulu de Kléber. Tu connais ? Lucien Potier.

– D'accord. L'enculé. Je me doutais bien...

– Il dira plus rien, observe Jeff.

Le Crabos se redresse sur son siège.

– Vous...

Darlac a jeté d'un mouvement vif un coup d'œil à Jeff pour qu'il se taise. Silence. Ils longent les quais, dépassent le pont de Pierre. La ville est obscure et vide, jalonnée d'ampoules faiblardes pendues à des câbles en travers des rues.

– Pourquoi vous avez fait ça ?

– Pour que tu saches qu'on rigole pas. On n'a pas aimé ce que t'as fait à Penot. Alors on a troué ce sac à merde de Lulu, comme ça t'auras pas à le faire.

– Penot, j'aurais dû l'étriper en 46, quand je l'ai retrouvé. Mais on avait des accords avec Destang, à cette époque. Fallait que le business reprenne sur des bases saines. Mais là, je suis pas votre homme. Je lui ai rien fait, à cette ordure, même si maintenant j'irais bien pisser sur sa charogne. Et j'ai rien demandé qu'on lui fasse parce que j'en ai plus rien à branler. Tu peux te mettre ça dans ta tronche de flic ?

Il se tait, essoufflé. Toussote. Il essuie son front couvert de sueur.

Darlac est tourné vers lui, accoudé à son siège.

– Qu'est-ce que t'as ? Ça t'a repris, hein ? C'est revenu te bouffer ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Darlac hausse les épaules.

– Rien. Si tu pars en Espagne pour aller y crever, je te paye le billet de train en première.

– Alors prévois un ticson pour le retour. Je crèverai ici parce que je suis d’ici et que mes vieux sont morts ici.

Ils démarrent et remontent la rue puis font le tour par le Grand Théâtre pour reprendre les quais vers le sud.

– Où vous m’emmenez ?

– On te dépose à la gare. Tu voulais pas partir en Espagne ?

Le Crabos essuie la buée sur la vitre et regarde la ville comme s’il ne la reconnaissait pas.

– T’as pas une clope ? J’ai laissé les miennes dans la piaule.

Jeff a le geste de fouiller dans sa poche de manteau mais Darlac lui adresse un regard en coin sec comme une étincelle, alors l’autre ne bouge pas et ils ne disent rien.

Le Crabos grelotte. Il remonte son col, se tasse au fond du siège.

– Pourquoi vous me tuez pas ?

– T’aimerais bien, pas vrai ? T’as même plus la force de chier, si ça se trouve. Non. Tu refous plus les pieds à Bordeaux. Va faire le maquereau à Valence, va trafiquer du kif à Algésiras ou crever à Tolède, on s’en branle. Tu prends ton train tout à l’heure et je veux plus te voir ou entendre parler de toi ici. Je m’inquiète pas pour la fraîche, tu recevras des mandats, et t’as dû déjà en placer un peu là-bas. Dans la matinée, le juge lancera un mandat d’arrêt sur ta gueule. T’es tricard, pauvre con. Proxo, et maintenant complice d’un meurtre. Et je dis rien pour la came. Si tu reviens, t’auras moi et Destang sur le dos, et si Destang te trouve avant moi, je te jure que tu vas finir dans la

rivière en viande hachée pour les crevettes. En attendant, dès que t'es là-bas, tu m'appelles, tu me donnes tes coordonnées, et tu me rencardes sur tout ce qui passe entre la France et l'Espagne. Putes, drogue, tout. Si j'ai pas de tes nouvelles, on s'occupe de ta fille, dans son beau pensionnat niçois. Je connais des gens qui lui donneront du travail. La bonne éducation, ça coûte cher, mais ça rapporte gros.

Le Crabos marmonne une flopée de jurons en cognant la vitre de la tête.

– Pourquoi vous me tuez pas ?

Darlac allume une cigarette. Il souffle la fumée par la bouche, par le nez, avec un soupir de lassitude, juste au moment où il freine le long d'un trottoir.

– Je viens de te le dire. Et puis parce que t'es déjà mort. Et maintenant, tu caltes.

Ils sont en face de la gare Saint-Jean, devant un café qui jette dans la voiture sa lumière en trop, hachée par les ombres rapides des passants. Le Crabos regarde ça avec étonnement, la bouche entrouverte. Il pousse lentement la portière et sort mais demeure quelques secondes debout, une main encore posée sur la poignée, regardant autour de lui cette nuit remuante. Puis il referme la portière sans la claquer et l'on voit sa silhouette frêle s'éloigner sur le trottoir, lentement, pas à pas, comme si elle allait s'affaisser à tout instant.